

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 38 (1900)
Heft: 1

Artikel: Un cadeau mystérieux
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197961>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

tête: Merci. Après y avoir jeté un coup d'œil, vous passez la même carte à votre voisine de droite, qui esquisse un merci du bout des lèvres; mais pas un mot.

A la fin du repas, vous vous inclinez de nouveau en vous levant de votre chaise, et c'est tout.

Heureusement encore que la cuisine de l'hôtel est excellente et qu'elle vous procure quelque compensation en occupant agréablement votre fourchette.

Le lendemain, le surlendemain, c'est à peu près la même chose. Enfin, un beau soir, pendant le souper, et pour vous convaincre que vous n'êtes pas encore muet, vous hasardez de dire: « La soirée est superbe! » Une deminute après, quelqu'un répond dans sa moustache: « Superbe ».

Le lendemain survient un incident à sensation dans l'affaire Dreyfus. Et chacun d'exprimer son étonnement, ses déceptions. La conversation gagne la table entière. Il y a échange d'idées et de sentiments; on s'indigne, on se passionne et désormais la glace est rompue. Tout paraît vouloir aller au mieux.

Une seule question se pose, celle de connaître les noms des dix ou douze habitués de la table que vous avez choisis. Mais c'est la moindre des choses: il suffit pour cela de glisser furtivement quelques regards indiscrets sur les liens de serviettes.

Puis vous ne tardez pas à vous créer quelques relations plus intimes et dont vous conserverez un très bon souvenir.

A côté de cela, il est, comme bien on pense, nombre de personnes qu'on n'aborde jamais et qui vous restent complètement étrangères. Il va sans dire, par exemple, que je n'ai point essayé de faire la causette avec Son Excellence M^{me} Nubar Pacha. J'ai eu seulement l'insigne privilège d'apprécier quelquefois, sur son passage, le parfum délicieux de ses cigarettes turques.

J'ajoute cependant que son petit-fils m'a proposé une partie de billard. A-t-il voulu me faire oublier quelques instants mon rhumatisme? Mes deux cannes l'ont-elles touché? Je l'ignore.

J'ai joué tant bien que mal, hélas! et en m'asseyant après chaque carambolage manqué. Malgré cela, j'ai gagné la partie, mais je ne m'en fis pas gloire, car sachant que mon adversaire était très fort à ce jeu, j'en conclus qu'il y avait mis beaucoup de bonne volonté.

Je lui tins certainement bon compte de son excellente et charitable intention.

Faut-il donc aller en Egypte, me disais-je, pour que ma sciatique trouve des âmes compatissantes?...
(A suivre.)

L. M.

Le petit chat blanc.

Un de nos collaborateurs nous écrit:

« Ne vous êtes-vous jamais demandé ce que les animaux pensent de nous, j'entends les animaux domestiques qui vivent avec nous et peuvent nous observer par nos petits côtés? »

C'est la question que je me posais le soir du premier janvier devant un théâtre de chats et de chiens savants, installé sur la place du Tunnel.

Il y avait là sur l'estrade, avec ses compagnons de servitude, un petit chat blanc, dans un accoutrement ridicule, déroque obligée de son métier de jongleur.

Il semblait, de son œil entr'ouvert, regarder avec une indifférence superbement dédaigneuse le populaire en train de s'amuser. Le chat est un animal philosophe et j'ai la conviction que celui-là, en particulier, roulait en sa petite cervelle des pensées profondes sur la vanité des choses de ce monde et le vide in-

curable de notre existence, vide mal dissimulé par une agitation fébrile.

A force de courir ainsi les fêtes par profession, le petit chat tout blanc ne s'était certainement pas fait une opinion bien favorable de l'espèce humaine. Franchement, ce petit Boudha sur son piédestal me gênait, avec son expression énigmatique.

« Amusez-vous, semblait-il dire, amusez-vous, c'est dans votre nature, faites du bruit, chantez, laissez-vous bercer par les mélodies des orgues de barbarie, tournez en carrousel, c'est un noble exercice, buvez, cela vous donnera de l'esprit. Mais, vous avez beau faire, cela ne vous en donnera jamais assez pour savoir vous conduire. Demain, vous regretterez amèrement le temps et l'argent perdus, et vous serez en proie à un malaise que ne connaissent pas ceux qui savent se conduire. »

« Mais cela ne vous corrigera pas: quand un chat s'est brûlé le poil en s'approchant trop du feu, il n'y retourne pas, mais un homme, c'est autre chose, l'expérience ne lui profite guère. »

Le regard du petit chat disait tout cela. Il avait raison.

Rihiva politique.

Vouaïque onco on an dè passà! Miséricorde, coumeint cein va rudo! et, quand on l'ài sondzo, qu'ein no zu que no z'aussè conteintà tandi cliào doze derrà mòi? Po bin derè, pas grand tsoudze: lo fein et lo recor n'ont pas tant bailli po cein que l'a fé tràs sè tandi lo fourri et 'na boun'eimpartia dâo tsautein; lè z'ermailles allànt à dâi prix dè fous, lè truffès ont zu la maladi coumeint stâo z'ans passà et quant à la fruita, quas rein dè cerisès; cauquies pommâi et pérai ont onco bein reindu, mâ po lè prommès et les premiaux, salut! Mâ, n'est onco rein la fruita! l'est cé pourro vin, quinna misère! ia zu pou, mâ pou! diot tot parâi que vâo être bon; l'est dza oquie, mâ foudrà que y'ein aussè prâo et lè carbatiers n'ariont pas fauta dè lo rappondre. Et dein lo mondo, quin grabudzo d'einfai!

Vo zè dza 'contâ cein qu'ont fe lè z'Anglais pè lo Transvat: laissent lè fèrè et se sè font raussi, l'est bin lào dan!

Ein France, lo pourro monsu Faure a zu n'attaque et l'ài est restâ: l'ont bailli la plliace à monsu Loubet, on dzeinti coo et on crâno zigue à cein que diot, et la République vâo teni bon quand bin mimo l'ài a cliào royalistres, Rotsefo, Castagnaffe et cé certain Dèroule, dâi gaillâ que ne valliont pas lo diabblio. La beinda à Dèroule ont coudhi sè rabattre su lo novè Présideint et on dzo que l'ètâi zu à 'na fita, on part dè cliào z'êtsâodâ n'ont-te pas volliu l'ètèrî à coups dè chaton! cliào tserravoutès; pè bounheu que l'a pu garâ lo coup sein quiet l'arâi reçu on rudo pétâ pè la frimousse; mâ l'a zu tot parâi son tube dè coumenion tot eccliaffâ; l'ont fourrà dedein Dèroule et tota sa beinda et l'ài sont onco adé; l'ont bin fé!

Et pè lè Grands-Consèts! L'est l'an passâ que sè sont tsermailli!

Ein Bègique, on dzo que discutânt 'na loi po lè vôtès, dâi 'conseillers que n'ein volliâvant rein on fé on boucan dè la metzance: y'ein a ion qu'a tsantâ *Roulez tambours*; on autro boailavè clia que sè dit: « *Que dans ces lieux, règne à jamais...* » tandi qu'on troisièmo, qu'ètâi zu queri on vilho cor de tsasse, sè met à trompettà tandi la tenâblia et trèti fasiont 'na chette d'einfai. Ora, est-te dâi manairès po dâi conseillers?

Et ein Italie! à 'na tenâblia, l'ont teri avau la chèra dâo Présideint, l'ont bregua dâi bancs et dâi chaulès, se sont tsampâ lè potets d'eintse pè la tète que y'ein a zu on part dè tot eimbar-douffâ; pu falliai lè zourès!

L'est cein qu'est dâo galé po dâi conseillers! Lo dzo que l'ont fe cé trafi, Umberto liaisâi l'armana dévant la choffe-panse avoué sa Maguerita, adon l'a de: « Ah! l'est dinse! fédès mettèr lè menottès à ti cliàu brelurins et hardi à l'hostiau, et cein âo pe vito! » Respet por li!

Et ein Autriche, sont adé lè mimo et ne poi-vont jamé s'accordâ, que cein mé fâ mau bin po cé pourro François à Dsozet. Dein totès lè tenâlliès, sè traitont dè bourtiâ, chenapans, crapule et oquie dinse. Ah! se lè noûtro fasiont dinse, on lè zarâi astout tré ti déguelhi, allâ pi!

Gueliaumo est adé lo mimo po allâ corattâ decé delé; l'a on einvia dâo dianstro d'avâi atant dè naviois què lè z'Anglais et piattè qu'on diabblio po avâi la mounia, kâ n'ia pas, cein cottè destra, et ne sè pas se cliào dâo Rèche-tâgue saront d'accœd dè sè nâ l'ardzeint dinse po dâi folèrâ. Ya cauquies senannès l'est zu derè bondzo à la tanta Vittorine, qu'est don sa mère-grand, et l'ont fè pè Londrès on pecheint tire-bas quand l'est arrevâ à l'hôto.

La fenna à l'empereu dè Russie à mé bouèba l'an passâ et stu iadzo, l'est onco mé 'na demibatz; cein a eingrindzi qu'on dianstro Nicolas, li qu'amèrâi tant avâi on vallottet; mâ, faut pas que sè dèssèpèrâi dinse, petètrè que sti an!.. Dieu sa!

Tsi no, n'ein pas fé grand pussa; stu l'âoton, n'ein revoltà po lè conseillers que vont à Bernâ; monsu Ruffy a démichenâ dè conseiller fédè-rau po eintrâ à la poûsta, à cein qu'on m'a de, et on a met à sa plliace assebin ion dâi noûtro, coumeint dè justo, et l'est Monsu Ruchet, lo cheffe dâi régents et dâi menistrès pè lo Consè d'Etat, et avoué cein on citoyen d'attaque; mâ a-te falliu lo trevougni po lo décidâ! adon, on part dâi noûtrès, l'ài ont de: « N'ia pas! faut on Vaudois et hardi l'ài faut allâ, cottè que cottè », et à fœce dè lo ressi, sè laissi fèrè et cliào députés lài ont de: « Vo z'allâ vâirè, vo n'arâi pas dè quie vo z'einnouyi pè Berna, lo vin l'ài est onco pas tant crouie et no z'autro Vaudois, n'âodreint dè sa-t'ein quatorze vo fèrè n'a vesita et no baireint demi-pot dè Saint-Saffè à la Grand' cave ». Et l'a du bastâ!

Un cadeau mystérieux.

Dans une petite ville de Silésie était une chapelle dédiée à la Sainte Vierge. On apportait sans cesse des offrandes, selon l'usage des catholiques. En effet, ils demandent à Dieu, sous l'invocation de tel ou tel saint, la guérison d'une maladie ou la délivrance d'un danger; et, quand le malade est guéri ou que le moment de détresse est passé, ils suspendent, à l'entrée de la chapelle, un don de reconnaissance.

Les objets suspendus ainsi s'appellent *ex-voto*. Plusieurs de ces *ex-voto*, faits avec de l'or ou de l'argent, disparaurent. On soupçonna de ce vol un soldat de la garnison, lequel fréquentait fort assidument cette chapelle. On le fouilla et on trouva dans ses poches deux coeurs en argent. Mis en prison, l'accusé protesta de son innocence, assurant qu'il n'avait point volé ces objets, mais que c'était un cadeau de la Sainte Vierge, qui connaissait sa pauvreté et ses besoins.

Comme on devait s'y attendre, cette excuse ne le sauva point et il fut condamné à mort.

Selon l'usage, les pièces du procès furent transmises au roi de Prusse, avec la sentence. Frédéric prit gravement connaissance du tout: « Voilà qui est bien terrible, se dit-il; sans doute on doit punir celui qui, dans une maison particulière, soustrait un objet ou une valeur appartenant à quelqu'un qui s'en sert, qui en a besoin. Mais ici... peut-on dire que cela fasse tort à âme qui vive? et la meilleure manière de remercier Dieu n'est-elle pas de

faire du bien à ses semblables ? Oter la vie à un soldat pour cela, je le répète, c'est bien terrible. Voyons un peu. »

Et Frédéric fit venir quelques ecclésiastiques auxquels il demanda s'il est possible que la sainte Vierge ait fait ce cadeau au soldat.

— Le cas est, assurément, aussi rare qu'extraordinaire, répondent les prêtres; mais, dans notre religion, nous sommes tellement habitués à voir Dieu agir en tout et partout, que nous ne saurions contester qu'il peut bien avoir fait, encore ici, un acte de bonté et de miséricorde.

— C'est bien, messieurs, je vous remercie de m'avoir éclairé, et il les congédia.

Resté seul dans son cabinet, le roi écrit au-dessous de la sentence :

« Nous, Frédéric, roi de Prusse, considérant » que l'accusé a nié constamment le vol, et vu » que les docteurs de sa religion ne jugent » point impossible la faveur dont le condamné » prétend avoir été l'objet, nous lui accordons » sa grâce pleine et entière; mais en revanche, » nous lui défendons d'accepter à l'avenir au- » cun présent, de quelque saint que ce soit. »

Encore le vingtième siècle.

Genève, 31 décembre 1899.

Monsieur le Rédacteur du *Conteur Vaudois*,
Lausanne.

Monsieur,

Lecteur assidu de votre spirituel journal et sachant que vous vous prêtez à la solution de certaines questions, j'ai recours à vous, monsieur, pour mettre fin à des discussions qui durent depuis trop longtemps. Je veux parler de l'ouverture du siècle prochain. Nous savons qu'arithmétiquement elle doit avoir lieu le 1^{er} janvier 1901, mais ce qu'on ne nous dit pas et ce qu'on doit pouvoir connaître par les archives d'un peu partout, c'est quand ont commencé les siècles précédents, à 0 ou à 1 ? S'ils ont commencé à 0 nous n'avons pas de raison pour ne pas suivre à l'usage; mais de grâce! qu'on nous le dise, et nous n'en parlerons plus.

Je ne vous demande pas de publier ma lettre, mais simplement de renseigner bien des personnes par quelques lignes dans un de vos prochains numéros.

Je vous en remercie d'avance, monsieur le rédacteur, et vous prie d'agréer mes salutations distinguées,

L. BADEL.

La question dont parle notre correspondant et qui a couru tous les journaux, depuis une année au moins, est si simple, qu'il serait vraiment ridicule d'y revenir avec détails. Chacun sait que, dès le commencement de l'ère chrétienne, il s'est écoulé 18 siècles et 99 années, et qu'il faut, par conséquent, qu'il s'écoule une année encore (l'année 1900) pour que le XIX^{ème} siècle soit complet.

Cela étant admis, lorsque le 31 décembre 1900, l'heure de minuit aura sonné, nous entrerons dans le XX^{ème} siècle et nous serons en 1901, quoiqu'on en puisse dire de l'autre côté du Rhin.

Effusions conjugales. — C'est le matin du 1^{er} janvier. La jeune femme, levée dès l'aube, trotte discrètement dans l'appartement, guettant le réveil de son époux.

Ils sont mariés depuis mai dernier. C'est donc le premier jour de l'an qu'ils passeront ensemble. Hier soir, après être resté une partie de la soirée avec sa petite femme, il a dû partir à 11 heures pour retrouver des amis: un souper d'adieu. Que c'est ennuyeux, les amis, quand on est marié depuis si peu de temps. Enfin, elle s'est résignée; elle a même si bien dormi, qu'elle s'est à peine aperçue quand il est rentré. Mais maintenant, il va se réveiller!

Quelle surprise va-t-il lui faire?... Elle tient

tout prêt le joli petit paquet entouré d'une faveur rose.

Et tendrement, elle le regarde dormir. Comme son sommeil est agité! De grosses gouttes de sueur perlent à son front. Il rêve... A quoi?... Peut-être est-ce la confiance qu'elle lui a chuchotée à l'oreille, l'autre jour, qui lui cause du souci. Déjà! Le chéri! comme il prend à cœur ses devoirs de mari... et de père

Il va se réveiller! Attention! Il faut surprendre le premier mot qui va sortir de cette chère bouche. Que va-t-il souhaiter? Le voilà qui ouvre les yeux. Il se dresse sur son séant, tourne autour de lui des regards effarés...

Qu'a-t-il donc?... Cette pâleur!...

— Mon chéri, je te souhaite...

Mais lui! interrompant d'une voix mourante:

— ... des camomiles!...

Recettes.

Petits gâteaux secs au lait. — Prenez une demi-livre de farine que vous mettez dans un saladier, travaillez la farine avec une cuillère de bois, puis cassez un œuf, une grosse pincée de sel et un grand verre de lait chaud, délayez doucement pour ne pas faire de grumeaux. Lorsque la pâte est très épaisse, mettez-la sur une planche à pâtisserie sur laquelle vous aurez semé de la farine, roulez votre pâte à un centimètre d'épaisseur et découpez des losanges avec une roulette, mettez-les sur une tôle beurrée et vous les dorerez avec un jaune d'œuf délayé avec un peu de lait.

Crème sambaglione. — Prenez dix jaunes d'œufs et quatre verres de vin blanc, cent grammes de sucre et un peu de cannelle; mettez le tout dans une casserole sur le feu ardent, et remuez en tournant très vite jusqu'à ce que la mousse se remplisse la casserole. Servez vite.

Recette pour nettoyer l'argenterie. — Crème de tartre, 30 grammes; sel marin, 30 grammes; alun, 30 grammes; eau, 1500 grammes. — L'argenterie que l'on fait bouillir dans cette liqueur devient extrêmement brillante.

Riz au fromage. — Faire cuire deux petites tasses de riz dans un demi-litre de lait. Lorsque le riz est bien tendre, on y met de bon beurre frais (environ la grosseur d'une moitié d'œuf), trois œufs dont le blanc a été battu en neige, poivre, sel et 125 grammes de bon fromage râpé. Mélanger bien le tout, et faire cuire au four pendant 35 à 45 minutes. Servir chaud dans le moule.

L'Almanach des dames, qui a paru chez MM. Eggmann et Cie, à Genève, a recueilli les éloges de tous nos journaux sans exception. Non seulement le travail typographique en est très soigné, mais il est rare de rencontrer, à si bon marché, une publication aussi intéressante. Cet almanach, qui ne coûte que 20 centimes, n'a pas moins de 128 pages de texte, contenant de nombreux et utiles renseignements pour les dames, d'excellents conseils relatifs aux produits alimentaires, au travail des femmes, à l'hygiène, etc. Puis, par-ci, par-là, d'amusantes boutades et de nombreuses variétés.

Scènes valaisannes, par L. Courthion, avec préface d'Ed. Rod. F. Payot, éditeur. — Ce charmant volume est accueilli partout comme il le mérite. Ce sont des récits, des tableaux d'après nature d'un coloris et d'une justesse frappante de tons. M. Courthion est un observateur profond; il a le sens du pittoresque, de la bonhomie et de la finesse, tout ce qu'il faut enfin pour rendre vivement attrayante la lecture de ces pages, dont le succès est assuré.

Boutade.

Avant de louer un appartement, un monsieur questionne la concierge sur les autres locataires de l'immeuble.

— Mon premier, répond celle-ci, est occupé

par un notaire; mon second a été loué par une famille anglaise...

Le monsieur, amusé par ce tour de charade :

— Et votre tout ?

— Ma toux ? Vous êtes bien aimable, répond la concierge flattée, mais je ne peux pas m'en débarrasser.

Deux industriels se rencontrent dans un estaminet borgne :

— Tiens, tu as une jolie chaîne ! dit l'un.

— Et la montre, qu'en dis-tu ?

— Superbe ! Combien cela a-t-il coûté ?

— Je ne sais pas : le marchand dormait.

Le fait suivant, raconté par un chroniqueur parisien, Jacques Lefranc, calmera sans doute nombre de gens qui se plaignent sans cesse de la lenteur avec laquelle nos administrations publiques expédient les affaires : « Tout le monde sait, dit-il, qu'en France, les routes nationales sont bordées d'arbres d'essences diverses; on y trouve aussi des arbres fruitiers, et, dans le Limousin, particulièrement, les cerisiers sont nombreux.

» Un distillateur de Limoges eut, cette année, l'idée de demander à l'administration l'autorisation de faire cueillir à ses frais les cerises des dits cerisiers et proposa de les acheter.

» C'était pour l'Etat un petit revenu, puisque ces cerises séchaient sur l'arbre.

» Alors, connaissant la bureaucratie française et les lenteurs qui la caractérisent, l'industriel se tint le raisonnement suivant :

» Les cerises mûrissent en juin. Deux mois seraient sans doute suffisants pour obtenir une réponse. Mais soyons prudents et mettons-en trois...

» Et il fit sa demande en règle au commencement de mars.

» Or, savez-vous quand il reçut sa réponse ?

» Au commencement de ce mois-ci seulement.

» Si jamais cerises à l'eau-de-vie font mal à quelqu'un, ce ne seront probablement pas celles-là ! »

Certain syndic, qui prenait volontiers le mâlin plaisir de taquiner les gens, demandait au régent du village quelle différence il y a entre un régent et un âne. Toutes les personnes présentes se mirent à rire. Sans s'émouvoir, le modeste maître d'école répondit :

Une commune catholique devait faire choix d'un nouveau régent. Le syndic, qui ambitionnait fort l'honneur de cette charge, alla trouver le curé de qui dépendait la nomination. Son âne l'accompagnait, portant un tendre fromage pour le bon ecclésiastique. Grâce à cette judicieuse précaution, tout alla au mieux, et l'heureux syndic s'en revint chez lui, tout fier de sa nouvelle importation. Sa femme, qui guettait son retour avec impatience, courut à sa rencontre :

« Dis-moi vite, Dzoel, cein qu'a de monsu l'incoura ? »

— Oh ! caise-tè Lisette, se iavé piré zu on fre-madzo dè plie, me nano et mè, n'arin età nommà ti lè dou.

THÉÂTRE. — Demain, dimanche, à 8 heures, **Séraphine**, comédie dramatique en 5 actes, de V. Sardou.

L. MONNET.

Le docteur Vicomte de SAINT-ANDRI, à Alexandrie (Egypte), écrit : « Pour la reconstitution du sang chez les personnes anémiques j'ai toujours obtenu les résultats escomptés avec les **Pilules hématogènes du docteur Vinde-vogel**. Je considère ce remède comme étant le plus efficace dans toutes les formes d'anémie. »

125 pilules à fr. 4.50. — Dépôt dans toute pharmacie.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.